

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Ce qui fait le malheur des autres est souvent bon à quelque chose; il s'agit seulement d'en profiter.

Se donner beaucoup de peine, faire de grandes dépenses pour composer une série de costumes, tous ravissants de fraîcheur et de goût, en vue des beaux jours d'été, et les voir condamnés à un repos absolu parce qu'il pleut constamment, n'est-ce pas cruel ?

Voilà pourtant ce qui est arrivé à nos premières voyageuses. Il avait déjà tant plu, quand elles sont parties, que tout faisait espérer un changement de température; on comptait sûrement trouver la chaleur et un bon soleil aux eaux ! Aussi les jolies toiles d'Oxford, à rayures ou à carreaux multicolores, avec leurs plissés, leurs broderies et leurs cascades de nœuds, se tassaient-elles dans les grandes caisses, en compagnie des frais linons, des tissus brodés et des transparents. Puis, brochant sur le tout, les élégants accessoires de la toilette : fichus, mantilles, écharpes, mantelets de dentelle ou d'organdi, ornés de rubans et de fleurs. A peine songeait-on à se munir d'un costume un peu sombre et sérieux.

Aujourd'hui, c'est bien différent : malgré les promesses de l'avenir et l'espoir qu'on a en lui, on se met en garde contre toute éventualité fâcheuse, et l'on a soin d'emporter plusieurs toilettes d'encas. Les modes étant naturellement subordonnées aux saisons et aux différentes phases que subissent celles-ci, il a bien fallu imaginer de nouvelles combinaisons en vue des caprices du temps. Voici, dans cet ordre d'idées, comment sont établies les dernières nouveautés élégantes : des tissus en laine genre anglais, sombres et pelucheux, de couleurs neutres, auxquels il faut donner une coupe parfaite; tunique plate, carrée du bas, et pli bachelick derrière. La garniture consiste en franges de laine à grelot, avec cordelières et glands, de deux couleurs tranchantes (rouge et noir, blanc et bleu, noir et gris, etc.).

Ces franges égalaient gentiment le ton un peu sérieux de l'étoffe, et l'ensemble du costume est fort coquet; mais nous ne pouvons dissimuler que notre première impression a été de lui trouver un caractère un peu excentrique. La mer, il est vrai, en a vu bien d'autres, et puisqu'on a admis ce principe que la toilette de plage doit avoir, comme on dit en style d'atelier, une *couleur spéciale*, autant ces jolies franges qu'autre chose ! Ajoutons encore qu'on

peut se procurer des franges assorties aux nuances de toutes les étoffes, et c'est ce qu'une femme simple préférera toujours.

Les cordelières avec leurs glands s'utilisent de plusieurs façons : tantôt elles servent de liens pour rapprocher et unir les deux bords du tablier carré, formant au milieu derrière une cascade de boucles de laine à glands pendants; tantôt elles terminent simplement, sans préjudice de la frange, chaque angle de vêtement. Avec un peu de goût, on trouvera encore mille autres combinaisons.

Voici, entre autres modèles, deux costumes de ce genre, fort gracieusement combinés :

Le premier, en lainage anglais couleur havane, est composé d'un jupon garni de trois volants, dont deux plissés, avec tunique-cuirasse et paletot « *Madame l'Archiduc* »; le tout entouré de franges, avec cordelières à glands rouges et noirs. Une grande aumônière en velours noir pend assez bas sur le jupon : elle est fixée à une ceinture *Jeanne d'Arc*, dans laquelle est passé un ruban rouge à longues bretelles

flottantes. La gravure ci-dessus représente une de ces ceintures.

Le second costume, de couleur gris perle, est orné de franges en laine bleue et grise.

Nous signalerons également une gentille toilette en limousine grise à rayures bleues, garnie de volants à gros lisérés bleus. Franges brodées de même nuance au bas d'un très-long tablier et d'une *visite* assortie. La *visite* est le nouveau vêtement : pèlerine à manches et capuchon.



P. N° 270. TOILETTE DE PROMENADE.

Modèle de ceinture *Jeanne d'Arc*.

La tunique juive, ou blouse russe, — car elles se ressemblent beaucoup, — revient sur l'eau. On nous en a montré une nouvelle édition, augmentée de broderies d'or et d'argent, qui nous a semblé très-réussie. La broderie entoure d'abord tous les bords du vêtement et toutes les coutures, puis elle dessine de grandes palmes qui reposent au bas du vêtement et s'élancent assez haut sur chaque largeur. Cette nouvelle tunique juive est presque aussi longue que la robe sur laquelle elle est posée, et comme elle n'a pas de largeur derrière, les côtés sont rapprochés de place en place par des bandes brodées d'or et boutonnées au milieu. Le jupon de la robe, relevé dans chaque intervalle, produit une cascade de petits pouffs d'un aspect très-gracieux.

L'écharpe, à force de patience, a fini par faire sa trouée dans le monde, et la mode semble l'adopter définitivement. On en fait de pareilles aux robes; mais la plus élégante est sans contredit celle de dentelle. Voici, à ce propos, une excellente manière d'utiliser de beaux volants de Chantilly. Supposons qu'on en possède six mètres, on les pliera en deux, réunissant les deux extrémités par une petite couture plate; puis on coudra les deux lisières en surjet. Cela fait, on aura une écharpe que l'on pliera de façon à ce que le surjet soit tout à fait en dedans et les volants de dentelle bien étagés; quelques points d'endroits en endroits maintiendront le tout.

La grande représentation de l'Opéra, au bénéfice des inondés, a été brillante et surtout fructueuse, ce qui est le point principal. Outre un grand nombre d'étrangers, il y avait tous les personnages marquants actuellement à Paris. Dire que nous y avons aperçu des toilettes remarquables, non; il y en avait certainement de jolies, mais nous leur reprochions en général de manquer de caractère et d'à-propos. Rien ne nous paraît plus choquant que de voir des femmes en chapeau dans les premières loges! Le coup-d'œil de la salle, dans ces conditions, ne peut se comparer à celui que nous offrent les représentations de l'hiver, alors que toutes les loges d'abonnés sont au grand complet.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte

P. N° 270.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en laine fantaisie bleu ardoise et madras bleu et jaune. — Jupon uni et à traîne, monté derrière à plis plats et larges dits « à la religieuse ». — Tunique princesse en madras formant un long tablier noué très-bas derrière, avec des basques plates au dos; de cette façon, le milieu du jupon ressort complètement. — Le corsage, ouvert en châle, est encadré d'un col rabattu à revers, en fantaisie unie; les manches, de même étoffe, sont ornées d'un plissé. — Ceinture *Jaanne d'Arc* (longue chaîne d'anneaux en argent oxydé, à travers lesquels un ruban du même bleu que le jupon est passé en reprise) posée au bord de la basque derrière et dessinant la cuirasse devant. Cette ceinture retombe ensuite sur le côté, avec un flot de boucles plates et un petit miroir à poignée qui termine le bas. — Lingerie ruchée. — Chapeau paillason noir, genre *Auvergnat*, garni d'un foulard blanc. Guirlande et traîne de toilettes blanches.

G. N° 546.

1. Col rabattu en faille bleu électrique, orné d'une guirlande de fleurs brodée en soie de couleurs appropriées au sujet. Ruche intérieure en tulle blanc et nœud de tulle brodé.

2. Chapeau en paillason noir, avec un cordon en paille blanche près du bord de la passe et guipure blanche dépassant ce bord. Ruban rayé de deux tons, bleu et faille, drapé autour de la calotte; ce même ruban orne un groupe de coques, genre alsacien, sur le devant, et un nœud à bouts flottants et frangés derrière. Guirlande de fleurs des champs sur le côté. Bandeau pareil en tour de tête.

3. Bonnet du matin en mousseline, genre *Auvergnat*. Large fond avec bord brodé et ruché. Foulard broché tout autour; coques sur le sommet et dans le bas derrière.

4. Col rabattu, en velours noir, avec fichu intérieur en gaze ou crêpe lisse blanc, garni à son bord extérieur d'une dentelle d'application blanche. Nœud de ruban blanc et boucle d'argent pour fermer le tout.

5. Petit garçon de 3 à 4 ans. — Robe princesse en piqué blanc, avec grand col marin et parements aux manches, garnie sur tous ses bords de broderie anglaise. Large ceinture en cachemire rouge, nouée derrière.

6. Peignoir en nansouck, de forme princesse, dessinant la taille derrière, avec pli double et creux formé à la taille en dessous. Le bas est garni d'un volant avec bouillonné et tête en broderie anglaise. Le tour du cou et les devants sont ornés d'un entre-deux, de bouillonnés et de broderie anglaise. Le bas des manches est terminé de même, et le tout est enjolivé de nœuds en velours noir.

G. N° 547.

VÊTEMENTS DE PLAGES. — 1. Capeline en tricot de laine zéphir blanche, à bords dentelés et garnis de franges. Le haut du capuchon forme le diadème devant, et son extrémité, ainsi que le bout des pans, est ornée de glands; ceux-ci, après s'être croisés sur la poitrine, sont rejetés en arrière.

2. Petite fille de 6 à 8 ans. — Rotonde en flanelle anglaise blanche à côtes fines, entourée de grelots boules. Capuchon très-long, orné de même et coulissé par une cordelière blanche qui ferme le vêtement.

3. Mantelet et chapeau *Niçois*. — Le mantelet, à capuchon bachelick, est en tricot de fantaisie de laine blanche à rayures picotées de bleu. Le haut du vêtement forme un grand col rabattu; les pans, larges et longs, se croisent amplement sur la poitrine, de façon à ce que l'un ou l'autre, à volonté, puisse être rejeté sur l'épaule à la mode italienne. Une frange nouée, à tête grillée, en laine blanche mêlée de bleu, entoure tous les bords du vêtement. — Chapeau *Niçois* en paille de fantaisie côtelée, de couleur écarlate. Passe légèrement relevée derrière où elle est garnie d'un ruban de faille écarlate. Guirlande de fleurs des champs posée en demi-cercle sur le sommet derrière.

Description de la planche coloriée n° 1243.

TOILETTES DE BAL POUR CASINO. — 1. Costume en taffetas de couleur crème et surah bleu. — Jupon à traîne, en taffetas, entouré d'un fin plissé en beau foulard crème surmonté de bouillonnés à doubles coulisses, et ruches bordées de bleu. — Deux écharpes en surah bleu, ornées de franges, enveloppent le haut du jupon; disposées l'une au-dessus de l'autre, elles forment plusieurs plis et se fixent derrière par des nœuds en pareil avec larges pans flottants à bouts frangés. — Corsage décolleté, en taffetas crème, à pointes devant et derrière, où il est lacé. Berthe en surah bleu à franges et drapée en pointes, avec nœud dans le bas et sur les épaules; ruche bleue au bas de la taille. Dentelle blanche dépassant le haut du corsage et l'entourure du bras. — Plume blanche dans les cheveux et cocarde de fantaisie en pierreries; on peut remplacer cette dernière par un autre bijou, un nœud, etc. — Souliers Louis XV en satin bleu, à barrettes et boutons d'or.

2. Costume en taffetas rose. — Jupon à traîne entouré d'un plissé, couvert devant de tulle blanc bouillonné et capitonné avec des boutons de roses. — Une tunique encadrée de volants frangés recouvre le jupon par derrière, en formant plusieurs drapés entremêlés de coques de large ruban. — Corsage décolleté, à pointes arrondies, boutonné devant; draperie plate, volant et bouillonné de même étoffe dans le haut. Plissé de crêpe lisse. Bouquet de roses et feuillage dans le creux du corsage. — Dans les cheveux, une traverse de velours noir nouée derrière, avec groupe de roses sur le sommet. — Souliers Louis XV à barrettes de soie rose.

Description du patron découpé.

BLOUSE POUR BAINS DE MER. — Cette blouse se fait en étoffe de laine; elle est croisée sur la poitrine, à revers et boutonnée jusqu'en bas. Le col se monte dans l'encolure et se brise au pointillé indiqué sur le patron. Le dos se taille en droit fil au milieu et sans couture. Manche courte.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Col. — 4° Manche courte.

(Voir, pour ce modèle, notre gravure dans le texte G. n° 537, fig. 2, page 326 du 2^e numéro de juillet).

Quelques-unes de nos Abonnées de Marseille nous ont écrit pour se plaindre de n'avoir pas reçu en temps voulu notre premier numéro de juillet. Renseignements pris, il paraît que notre envoi à destination de Marseille a été égaré, dans le trajet, par le chemin de fer. De là

le retard éprouvé par nos Abonnées et au sujet duquel nous ne pouvons que leur exprimer tous nos regrets.

Ad. G. et Fils.

ECHOS DE LA MODE

Il est décrété de bon goût, pour toutes les fêtes dont la charité est le but, d'arborer la plus grande simplicité. Peu de dentelles, peu de bijoux, un collier de velours, des étoffes peu coûteuses; on va même jusqu'à reprendre les robes d'antan, et la grosse somme qui aurait payé une nouvelle toilette de bal est joyeusement versée pour donner des vêtements aux inondés.

Pour le voyage, on fait des choses charmantes et l'on en fait d'impossibles. Il y a, dans la gamme excentrique, le manteau *Miss Dolly*, en laine d'Édimbourg, à larges carreaux bleus et noirs, formant, sur les pans et derrière, des plissés larges terminés par une frange. La manche à la moitié du bras, et tout le vêtement garni de velours noir.

Il y a aussi le chapeau en grosse paille de Panama, appelé *Melternich*, parce que la princesse l'a porté la première. La calotte est haute et pointue, les bords sont garnis de plumes fauves, et, de côté, on attache un oiseau entier.

Connaissez-vous le chapeau *Mercur*? C'est une toque un peu allongée, en paille blanche, bordée de velours noir, sur laquelle se chiffonne un voile de gaze rayée gris d'argent. Sur les côtés s'élèvent deux ailes de geai bronzé ou de couroucoor, telles que *Mercur* les porte quand il a des commissions pressées.

Modes châtelaines et... rationnelles :

De la batiste unie, ciel foncé, gris cendre, blé; du linon, cette étoffe un peu plus épaisse, mais aussi mille fois plus douce au teint que la mousseline, à rayures grises et bleues, roses et grises, mauves et blanches, grises et vertes. On en fait des peignoirs et des costumes de promenade. Pour le soir, la mousseline des Indes.

De jour, des ceintures et des nœuds de linon uni, rose, bleu, mauve, vert, selon les combinaisons de la toilette; le soir, des rubans; mais à toute heure, en fait de dentelle, rien autre n'est admis que la valenciennes plus ou moins haute.

Les chapeaux—de paille anglaise pour le matin, de paille d'Italie pour les visites aux voisins—sont en général ornés de fleurs des champs; la ténuité des tiges fait que ces fleurs sont fort gracieuses, jamais massives et toujours disposées avec goût. Entre les préférées, il faut citer le grand liseron blanc des haies et le petit liseron rose qui traîne sur la terre.

Le bouquet de corsage, qu'on n'a garde d'abandonner, et celui qu'on pique dans ses cheveux, le soir, ne se font qu'en fleurs naturelles, au château.

La chaussure adoptée est un joli petit soulier décolleté, assez solide pour permettre la marche, assez élégant pour être porté par une femme soucieuse de faire valoir ses fines attaches: une peau gris foncé, mordorée, bronzée. Avec cette dernière couleur, le pied devient imperceptible, et quand on l'aperçoit dans les allées, sur la pelouse, on croit voir passer un scarabée.

V. P.

CHRONIQUE MONDAINE

La pluie est venue contrarier la réunion de Beauvais, une des fêtes hippiques les plus élégantes et les plus aristocratiques d'ordinaire de la France. Cependant quelques *sportswomen* avaient fait contre parapluie bon visage et parmi elles des mentions sont dues à Mmes la baronne de Poilly, la baronne de Soubeyran, la comtesse de Ségonzac, la comtesse de Kergorlay et la vicomtesse Aguado, baronne de Saint-Roman.

La plupart de ces dames avaient leur toilette entièrement recouverte par ces houpelandes, en forme de tunique russe, qui ont fait tout l'hiver, comme pardessus, les délices de la jeune France.

Ces manteaux, faits en étoffe anglaise imperméable, sont moins laids, soutenus par les jupes féminines, que sur les pantalons masculins. Ils ont le mérite de préserver la toilette, quand le ciel se fond en eau, et de la laisser dans toute sa fraîcheur dès que le soleil se remontre. Rejetés alors, ils donnent aux femmes l'air de la chrysalide qui se fait papillon.

Le mauvais temps ne vient pas nuire seulement aux courses de chevaux, il retarde — au grand bénéfice de Paris, d'ailleurs — bien des déplacements et des projets de voyage. La villégiature, aux environs de la capitale, profite un peu de ces séjours *in extremis* sur les bords de la Seine. Dès qu'un rayon de soleil perce les nuages, on court en excursion à Pierrefonds, à Saint-Germain, à Enghien. Le restaurant de l'établissement des bains jone, à Enghien, le rôle du pavillon Henri IV à Saint-Germain. On y fait des parties gastronomiques sous prétexte de parties champêtres et nautiques, car le lac, avec ses barques, son île, forme l'attraction spéciale de cet endroit charmant de villégiature.

Les individualités du beau monde commencent à organiser de ce côté les parties champêtres faites à Saint-Germain le mois dernier. Après une promenade dans les bois de Montmorency, on fait un tour de lac avec escale dans l'île des Cygnes où on lunche, puis on revient dîner à l'établissement thermal au milieu des ombrages et des roses.

Le soir, on reprend les voitures et on revient à grandes guides à Paris.

Nos grandes dames parlementaires, que leurs devoirs conjugaux retiennent sur les rives de la Seine, mettent à la mode ces journées charmantes. La semaine dernière, il y a eu certain soir, à Enghien, au restaurant de l'établissement, un véritable festin de jupes politiques.

On y parlait beaucoup du départ de la comtesse Marie de Moltke pour la Saxe, où elle va passer quelque temps auprès de sa mère, la comtesse de Seebach, et de la villégiature du comte de Chambord à Marienbad, où la baronne de Rothschild est attendue. La baronne de Poilly a choisi Trouville pour passer l'été, et la princesse Lise Troubetzkoi ne tardera pas à s'installer à Deauville.

Les *Lettres* (de Mérimée) à une autre inconnue, qui viennent de paraître, étaient aussi, l'autre soir, sur le tapis. Ces lettres, dont la somme d'informations sur la société du second empire ne dépasse pas de beaucoup la mesure des chroniques les plus ordinaires de l'époque, n'ajouteront vraisemblablement rien à la réputation de Mérimée. Elles sont adressées à la comtesse Lise Prednieska, née Lachmann, sœur de la marquise de Noailles, qui les a données en échange d'un billet de mille francs pour une œuvre de charité.

La comtesse, accablée par la perte d'une fille de vingt ans qu'elle adorait, vit presque toujours loin de Paris, tout entière à ses regrets, et ne voulant pas être consolée. C'est une femme de la plus haute intelligence et d'un charme accompli de conversation.

Nice est un de ses points de déplacement favori, et elle y a séjourné encore l'hiver dernier.

La comtesse Prednie-ka, les lettres de Mérimée en témoignent à chaque page, ne connut que de bonnes fées à son berceau. Ce qui la caractérise, c'est cette variété dans la grâce qui, dans une même soirée, fait une femme vingt fois charmante d'un attrait différent. Son esprit se ressent de la race à laquelle elle appartient; le trait ne détonne pas dans la conversation, il ne fait qu'en ponctuer l'harmonie.

A notre époque de nivellement général, c'est une personnalité et une physionomie, et cela explique l'attention dont elle fut l'objet de la part de Mérimée, attention qui se traduit par cette correspondance qu'on peut résumer par le titre de la pièce de Shakespeare : *Much ado about nothing*.

BACHAUMONT.

LA SAISON DES BAIN

Quoique cruellement assombrie par les inondations du Midi, l'heure des excursions aux villes de plaisance a sonné.

Les touristes rayonnent sur les jolis horizons de la France, qui sont nombreux et bien dignes d'être vus, comme on commence à le savoir. Une région, entre autres, presque inconnue, il y a moins de cinquante ans, des coureurs de beaux sites, est maintenant très-souvent visitée. Elle forme un cercle dont Épinal est le centre, et la Moselle l'une des tangentes.

Pour rendre justice aux richesses que la France possède en ce genre, il ne faut pas seulement connaître les Pyrénées, l'Isère, l'Auvergne, les côtes de Bretagne et le Jura, que beaucoup préfèrent même à la Suisse; il faut avoir parcouru cette zone charmante dont l'une des extrémités est Nancy, l'autre Briançon ou Salins.

Le pays des Vosges, — outre ses belles montagnes, ses cimes aériennes parmi lesquelles plusieurs ont plus de 1,400 mètres d'altitude; ses cascades, ses cours d'eau limpide, dont un charrie des perles; ses lacs de Fondromé, de Longemer, de Gérardmer, qui mesure 2,000 mètres de longueur sur 800 de large, — le pays des Vosges, disons-nous, a de belles contrées de chasse où se trouvent à l'état nomade le coq de bruyère, le chevreuil, le cerf et le sanglier. Les Vosges ont enfin des stations hydrominérales de grande valeur, telles que Plombières et Bains, Contrexeville, Vittel, Bussang, Saint-Vallier, Bégnécourt, Martigny-lès-Lamarche et bien d'autres.

Il ne faut pas oublier de dire que cette riante contrée s'est fait aussi quelque renom au point de vue gastronomique. Et d'abord, elle est très-fière des produits de Nancy, de ses macarons, qui ne valent cependant pas ceux de Saint-Émilion en Gironde, des fameux boudins d'écrevisses et des vol-au-vent d'Épinal, création unique du célèbre maître d'hôtel Roby, lequel n'exerce plus, mais qui a dû laisser quelque part ses précieuses recettes.

Ce boudin d'écrevisses est un mélange onctueux de mie de pain imbibée de crème, de moelle de bœuf et de beurre, se combinant avec un épais coulis d'écrevisses aux jaunes d'œuf et bourré de truffes. Le docteur Véron avait en particulière estime ce mets, dont il serait à regretter que la recette fût perdue. La cuisine française serait ainsi privée d'une de ses gloires. Le duc de Wellington avait fait faire des offres considérables d'argent à Roby, ce Vatel des Vosges, pour l'attacher à sa maison; mais celui-ci, par patriotisme, refusa sans hésiter toutes les propositions qui lui furent transmises de la part du noble lord.

Qui n'a entendu parler de Plombières, dont la célébrité est européenne et auquel se rattachent d'intéressants souvenirs? La situation de la petite ville est très-pittoresque, au fond d'une vallée accidentée. Plombières a eu, sous le dernier empire, une

grande vogue; on ne l'a pas encore tout à fait oublié. Les visiteurs y affluent chaque année. Ils sont en grand nombre en ce moment. M. le duc de la Trémoille s'y trouve, ainsi que le duc de Narbonne, le baron Evain, le marquis de la Tour du Pin, le prince de Chalais, le baron et la baronne Issaverdens.

A Contrexeville, la saison est entrée dans sa période d'épanouissement. Plus de six cents personnes y sont actuellement réunies, parmi lesquelles se trouvent M. le marquis de Praulx, père de la charmante et regrettée marquise d'Aligre, le contre-amiral Touchard, le baron d'Herlincourt, le vicomte de Villiers, le commandant Barre, M. Anspach, de Bruxelles.

La table d'hôte offre un ensemble de convives aimables. Mme Olympe Audouard, *retour de Russie*, est fort recherchée, fort entourée. Elle sait donner un très-haut goût au récit de ses impressions de voyage. Elle raconte des détails curieux sur la cour du czar, sur les grands seigneurs et les grandes dames de Saint-Petersbourg, qui tous s'occupent ou plutôt s'amuse de spiritisme avec un certain enthousiasme, y compris même l'empereur.

Les élégantes sont Mmes Quentin-Bauchard, de Bout, Barre, Taigny, Davenport, etc. Ces dames savent s'habiller avec la mesure que comporte le bon goût.

Vient ensuite Vittel, Vittel, une station inconnue, il y a moins de vingt ans, qui prend une vogue de plus en plus accusée et se fait le prestige d'une fontaine miraculeuse! Si Vittel avait existé dans les temps anciens, on y aurait consacré à coup sûr quelque temple d'Épidaure, et en Orient, ce fût devenu un lieu de pèlerinage où les malades se seraient rendus avec la foi enthousiaste qui conduit, chaque année, les croyants à la Mecque.

La situation de Vittel n'a rien de remarquable au point de vue paysagiste, mais sa population est honnête, de mœurs douces et hospitalières. La vie y est bonne. Son établissement hydrominéral est en voie d'organisation confortable et tend à devenir le plus complet de toutes nos stations septentrionales.

M. Floquet, le président du conseil municipal de Paris, doit être compté, cette année, parmi les buveurs des sources de Vittel. Il convient de dire qu'il ne pose pas. C'est un homme de stature et de corpulence moyennes; il a le teint blanc et mat, et sa physionomie, qui ne manque pas de distinction, a la placidité d'un beau visage de notaire. Ses traits sont réguliers; il porte les favoris à tous crins. Il a quelque peu de laisser-aller dans la tournure. Il est évident qu'il ne veut pas attirer l'attention sur sa personne. On dirait parfois un homme embarrassé de sa notoriété.

Mme Floquet est une femme élégante, gracieuse et jolie; elle parle très-agréablement: sa diction est euphonique et charmante.

Au pied de la chaîne des Vosges, dans la Haute-Saône, est Luxeuil, qui tient, pour ainsi dire, à Bains et Plombières. C'est une de nos stations thermales les plus suivies par le beau monde. On est bien sûr d'y rencontrer habituellement bonne compagnie, avantage que sont loin d'avoir toutes nos villes d'eaux. On trouve parmi ses visiteurs, en ce moment: M. et Mme de Bonnechose, Mme la marquise de Caraman, le duc de Valombrosa, le baron et la baronne de Loynes, le baron et la baronne de Prailly, Mme de Lorenchet, la baronne de Romans, Mme la comtesse de Flavigny, M. de Valbesen (major Fridolin), la comtesse de Pourtalès, la comtesse Crawford et lady Marie, sa fille, la comtesse de Laurencel.

Les eaux de Luxeuil étaient fort estimées des Romains. Elles ont eu une grande vogue relative au dix-septième siècle, et les voilà, plus que jamais, recherchées et courues. On compte dix-huit sources à Luxeuil, d'une très-grande diversité de minéralisation. La principale est d'une action tonique et reconstituante. Le pays est très-pittoresque. Les promenades variées d'aspect.

Il est un autre coin des Vosges où, en ce moment, une brigade modeste et brillante tout à la fois se livre à des travaux de guerre très-sérieux. Ce coin retiré est l'ancien camp de Châlons, autrefois le rendez-vous de tout un corps d'armée qui gravitait pendant

trois mois autour d'un axe qu'on appelle routine, et nos champs catalauniques, où reposent les restes glorieux des légions d'Aëtius.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le village de Mourmelon, naguère célèbre par ses concerts nocturnes, vit sur ses ruines, et les industriels qui se sont enrichis aux frais de la gaieté gauloise ont été chercher fortune ailleurs.

Eugène CHAPUS.

COMÉDIE SANS COMÉDIENS

Il y a eu, de tout temps, une série d'écrivains qui, doués des plus excellentes qualités dramatiques, ont entrepris, soit paresse ou dédain, de se passer de théâtre, de comédiens et de public. Tel a été Mérimée, dans le répertoire assis duquel l'Opéra-Comique (à bizarrerie !) est allé chercher tour à tour *le Pré-aux-Clercs*, *Haydée*, *Carmen* et *l'Amour africain*; — tel a été longtemps Alfred de Musset, dont les meilleures comédies ont été écrites en tournant le dos au théâtre qui devait plus tard les jouer avec avidité; — tel est M. de La Rounat, ancien directeur de l'Odéon, rendu aux loisirs littéraires, et qui a vu de trop près les orages de la scène pour oser les affronter à son tour.

M. de La Rounat a publié dernièrement une petite pièce en un acte, *la Mort aux Rats*, qui rappelle avec bonheur, par la libre franchise, le répertoire de Gherardi, et, par le persiflage, les parades de Collé. Peu de chose est le sujet. Gille veut se débarrasser de son rival Scapin, afin d'épouser Violette; dans ce dessein, il achète un paquet de mort aux rats à un marchand qui n'est autre que Scapin déguisé. Au moment de commettre son crime, Gille se sent saisi de terreur et assailli d'appréhensions funestes qu'il traduit dans ce monologue.

Gille! Gille! voilà des rats qui vont te gruger l'âme! La nuit, dans le silence, tu entendas comme un fourmillement lointain, un grouillement confus et grandissant, et tu verras dans des ténèbres impénétrables de petits points lumineux et ronds... Ils te regarderont fixement d'abord, puis se mettront à courir, à se croiser, à monter, à descendre... comme ces petites étoiles de feu, qui jouent à la crémisette sur le champ noir d'un papier brûlé!... Et tes yeux, s'accoutumant à l'ombre, distingueront bientôt des dizaines, des vingtaines, des centaines, des milliers, des multitudes de museaux pointus et de longues queues trainantes... Tu les verras surgir du sol, sourdre des murs, pulluler au plafond... Ils grimperont sur ton lit, descendront le long de tes rideaux, et s'avanceront, s'avanceront sur tes draps, silencieux, innombrables! Alors tu sentiras leur haleine chaude et fétide, et de leurs moustaches raides ils te chatouilleront le visage, et leurs dents venimeuses mordront dans ta chair! (*Poussant un cri.*) Ah! je les vois, je les sens, les voici, les voici, ils m'entrent dans le cœur!... J'ai des rats plein la conscience!

Cette étude du remords anticipé atteint presque au lyrisme, comme on voit. Gille s'élève à la hauteur de Macbeth. Je ne désespère pas de voir un théâtre de genre s'emparer quelque jour de la farce de notre confrère La Rounat, à laquelle j'aurais voulu, pour la rendre plus séduisante, l'ornement de la rime.

Jonet sonore et vif, hochet original,
Aigrette intermittente et cliquetis final,
Clochette monotone à la façon des cloches,
Qui dans les cerveaux creux fait danser des fantoches;
Grelot tombé du sceptre ou du bonnet d'un fou,
Qu'un poète naïf se mit jadis au cou,
Rime, j'aime pourtant d'une amour enfantine
Le fredon fredonnant de ta grâce argentine!

Qui est-ce qui célèbre si joliment la Rime, cette esclave de la Raison, qui sait relever la beauté un peu froide de sa maîtresse? C'est un poète du pays de Malherbe, M. Le Vasseur, l'auteur

de tant d'aimables vers éparpillés, qu'on voudrait voir réunis en édition complète. En attendant, il nous donne *Un chapitre d'Art poétique* à la mode de Caen, où plutôt à la mode du meilleur esprit français. Prenons et remercions.

Charles MONSELET.

LES OTARIES

L'arrivée du troupeau des girafes d'Abyssinie, qui orne un des parcs du Jardin d'acclimation, fit événement dans Paris l'année dernière, et la foule se porta en masse au bois de Boulogne pour souhaiter la bienvenue à ces charmantes étrangères. L'administration du Jardin a réservé au public, cette année, une bien autre surprise; elle a entrepris de lui présenter les *lions marins* des régions antarctiques, exhibition toute d'actualité par ce temps d'expédition polaires! C'est la première fois qu'en France on est appelé à voir ces phoques gigantesques et à formes hétérocytes, dont les musées ne possèdent même pas la dépouille!

Wombwell, le fameux ménageriste anglais, en arrivant, un jour, à la foire de Saint-Barthélemy, près de Londres, où son rival Atkins était comme lui en représentations, eut le malheur de perdre son éléphant, surmené par les fatigues du voyage. Atkins s'empressa de profiter de cette circonstance pour faire savoir au public que son éléphant, à lui, était le seul éléphant vivant dans toute la foire, croyant ainsi couler son concurrent; mais Wombwell, pour ne pas être en reste avec lui, colla immédiatement sur son affiche une bande où il annonçait que son éléphant, à lui, était le seul éléphant mort dans toute l'Angleterre! Il va sans dire que le public, qui avait souvent vu un éléphant vivant, mais qui n'avait jamais vu un éléphant mort, abandonna Atkins pour courir chez Wombwell, qui fit une recette en conséquence.

Les OTARIES ou *lions de mer* du Jardin d'acclimation n'ont pas à craindre pareille concurrence, puisque ce sont les premiers que l'on ait réussi à rapporter en France, morts ou vifs, de ces régions lointaines. L'expédition qui avait été le chercher était partie au mois de septembre dernier, et, l'époque de son retour étant passée depuis longtemps, on avait complètement désespéré de jamais revoir les navigateurs, lorsqu'il y a un mois une dépêche télégraphique vint annoncer subitement la réussite de l'entreprise et l'arrivée, pour les premiers jours de juillet, d'un magnifique couple de *lions marins*.

Le mauvais temps ayant retardé la construction du magnifique bassin qu'on leur prépare, on a dû les mettre, pendant quelques jours dans une partie du parc des moufflons, expropriés pour la circonstance. Il fallait voir la stupéfaction de ces hôtes barbus de l'Atlas, réfugiés, pleins de terreur, sur la cime la plus inaccessible de leur rocher artificiel, lorsqu'ils assistèrent au déballage de leur nouveaux camarades, et qu'ils entendirent les cris joyeux que ceux-ci poussèrent en se jetant à l'eau, cris qui ressemblent, à s'y méprendre, aux aboiements d'une meute de bassets normands, suivant un lapin! Le mâle moufflon se tenait bravement en tête de son petit troupeau, couvrant les femelles et les jeunes de ses cornes puissantes, agitant sa barbe olympienne et ses manchettes touffues, et répondant par un sifflement aigu aux abois des otaries.

Ces jours derniers seulement, on a pu donner aux lions de mer la jouissance du nouveau grand bassin qui leur est destiné; ils ont passé toute la journée dans l'eau sans prendre un instant de repos, sans venir une seconde à terre, et leur insubmersibilité les a déjà fait baptiser par les promeneurs « le Capitaine Boyton et sa dame. »

L. S.

PLANCHE G. N° 546. — DESCRIPTION, PAGE 338.



CHAPEAU, LINGERIE, DETAILS DE MODES



Jules David
A. Levy imp. des Muses. 66

M. Goubaud & Fils Ed. Paris

1243

LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue de Richelieu, 92

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.



PLANCHE G. N° 547. — DESCRIPTION, PAGE 338.



VÊTEMENTS DE BAINS DE MER

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

Gustave ne put s'empêcher de sourire en contemplant cette soi-disant vieille femme, à qui l'on aurait pu, sans trop craindre de lui faire injure, demander des nouvelles de sa poupée.

— Monsieur votre grand-père ne semble pas encore vous trouver trop vieille, dit-il avec un peu de malice. Si, en s'en remettant à vous du soin d'arranger des affaires sérieuses, il témoigne d'une grande confiance dans votre raison et dans la sûreté de votre jugement, les recommandations qu'il vous adresse parfois montrent que, malgré votre vieillesse, il vous considère encore comme une enfant.

Le désir de satisfaire sa curiosité, avait entraîné Gustave trop loin. La gracieuse enfant suspendue à son bras répondait peu à l'idée qu'il s'était faite d'une femme sérieuse, douée d'une intelligence assez supérieure pour qu'on dût réfléchir aux paroles qu'on lui adressait. Aussi avait-il, sans le vouloir, pris vis-à-vis d'elle le ton de supériorité qu'il croyait convenir à sa dignité d'homme grave vis-à-vis d'une petite pensionnaire.

Il n'eut pas plus tôt laissé échapper ces paroles, qu'il les regretta, en voyant le joli visage de Caroline devenu tout à coup sérieux, presque triste.

— Monsieur Morel, lui dit-elle d'une voix émue, si vous ne voulez pas m'affliger, vous ne ferez jamais en ma présence aucune remarque sur la manière d'être de mon grand-père à mon égard. Il m'aime beaucoup, et cela se comprend : je suis toute sa famille; mon affection seule le console des terribles malheurs qui l'ont frappé. S'il me traite en petite fille, il n'y a là rien d'étonnant, c'est assez l'habitude des grands-pères. Mais quand bien même il n'en serait pas ainsi, je croirais commettre une mauvaise action si jamais non-seulement je prononçais une parole, mais si j'avais même une pensée ressemblant à un blâme de la conduite de mon cher grand-père.

Gustave, un peu déconcerté, s'excusa de son mieux; mais, malgré les efforts de Caroline pour animer la conversation, leur promenade s'acheva moins gaiement qu'elle n'avait commencé, et ce fut de l'air le plus maussade que Gustave alla rejoindre son ami. Laurent était alors très occupé à contempler les nègres employant selon leur gaieté et leurs différentes aptitudes l'heure de repos qui leur était accordée; ceux-ci tressant d'élégantes corbeilles, ceux-là fabriquant de grossiers ustensiles de ménage, d'autres dansant à perdre haleine, d'autres préparant leur repas. Dans chaque scène qui frappait ses regards, le peintre voyait un sujet de tableau, et déjà, sans nul doute, il avait ainsi composé dans sa tête un assez grand nombre de chefs-d'œuvre pour remplir tout un musée.

— D'où viens-tu? A voir ton air sombre, on te prendrait pour un conspirateur, dit-il à Gustave.

— Pas du tout, fit celui-ci avec humeur, je viens de faire une charmante promenade avec mademoiselle Caroline.

— Mamzelle Nini? Oh! très bien, très bien, il n'y a pas de quoi, ce me semble, prendre cette mine lugubre. Mais, à propos de mamzelle Nini, je sais le mot de l'énigme. Comme je l'avais supposé, rien n'est plus simple; viens avec moi, je vais te conter l'histoire.

— Comment es-tu parvenu à savoir?... demanda Gustave en prenant le bras du peintre.

— Belle malice! J'ai fait tout bonnement causer la nourrice Maria, et comme celle-ci, qui adore sa petite mamzelle, n'est jamais plus contente que quand elle en parle, j'ai été bientôt parfaitement au courant de tout ce qui concerne mamzelle Nini.

— Mais dis donc! je t'écoute! fit Gustave avec impatience, voyant que son ami s'arrêtait.

— Attends, je vais d'abord allumer une cigarette; rien n'est fatiguant comme de parler sans fumer. Tu sauras donc que mamzelle Nini, qui avait pour mère la fille de M. Servan, avait pour père un certain M. Smith, d'origine anglaise, et qui était aussi dur, aussi avide, aussi personnel que sa femme était douce, bonne et dévouée. Ses nègres, qu'il traitait avec une cruauté inouïe, le détestaient plus encore peut-être qu'ils ne le craignaient, et s'il avait été seul avec eux, le drame dont je vais te parler aurait certainement eu lieu beaucoup plus tôt. Son beau-père, M. Servan, l'ancien propriétaire de l'habitation, était aimé et respecté de tous, car il s'était toujours montré bon maître, sévère, mais rigoureusement juste. Sa femme, un ange de bonté, était adorée à ce point que presque tous les esclaves se seraient faits tuer sans hésiter pour lui épargner un chagrin ou une souffrance. Enfin, Scipion, un noir fort intelligent, tout dévoué à ses maîtres et dont la femme, Maria, nourrissait la petite Caroline, avait plus d'une fois retenu ses camarades, prêts à se révolter contre l'impitoyable colon. Mais un jour, M. Smith ayant voulu faire battre, pour la punir d'une maladresse involontaire, une malheureuse négresse qui servait dans la case et qui était encore malade par suite d'une correction précédente, un grand nombre de noirs osèrent demander sa grâce.

— C'était juste, ce me semble! ne put s'empêcher de dire Gustave.

— M. Smith en jugea autrement. Il fit mettre au cachot les noirs qui avaient porté la parole, et il ordonna de doubler le nombre de coups que devait recevoir la négresse. Celle-ci succomba avant la fin de l'exécution.

— Oh! c'est affreux! s'écria Gustave.

— Oui, mais écoute le reste. Le soir même, les nègres, fous de rage, mirent le feu à l'habitation. Scipion sauva M. Servan et sa fille, mais celle-ci, apprenant que son mari était resté dans les flammes, s'élança à sa recherche et mourut avec lui. La nourrice s'était enfuie avec la petite Caroline, et le lendemain M. Servan avait perdu la raison. La plupart des nègres s'enfuirent et devinrent marrons; ceux qui n'avaient pas pris une part active à ces horribles scènes et qui regrettaient amèrement la mort de leur maîtresse consentirent à écouter les conseils de Scipion. Ils avaient maintenant pour maîtres un vieillard privé de raison et une enfant de trois ans; mais, disait Scipion, l'enfant grandirait et deviendrait une bonne maîtresse comme avait été sa mère; il était donc plus avantageux pour les noirs de conserver la propriété à la famille que de la voir passer en d'autres mains. Il fit tant, par ses prières et par ses promesses, que les autorités, qui, vu les événements, voulaient vendre l'habitation, consentirent à attendre encore. On permit aux noirs de prouver la sincérité de leur repentir en continuant à travailler sous la direction de Scipion et sous la surveillance d'un conseil de tutelle choisi parmi les principaux habitants de Rio. Il fut convenu qu'au moindre désordre, à la plus légère tentative d'insubordination à l'égard des contre-maîtres et des surveillants, l'habitation serait vendue ainsi que tous les esclaves. Il y a de cela dix-sept ans, et, depuis cette époque, il n'y a pas eu un seul exemple de punition encourue par un noir. Mamzelle Nini a grandi sur l'habitation où, par les soins du conseil de tutelle, elle a eu les maîtres nécessaires à son éducation. Dès sa plus tendre enfance, elle s'est vue traitée en maîtresse souveraine; elle avait à peine sept ou huit ans que Scipion, embarrassé et presque confus de l'autorité qu'il avait sur les autres noirs, venait lui demander ses ordres pour tout ce qui concernait la plantation. L'enfant commit d'abord des erreurs que le nègre rectifiait avec tout le respect possible; puis elle acquit peu à peu l'expérience qui lui manquait. La nécessité de soutenir son aïeul, dont l'esprit restait faible quoique la raison lui fût revenue, contribua encore à former de bonne heure le jugement de la jeune fille, et c'est ainsi que nous voyons maintenant mamzelle Nini, malgré ses airs de petite fille, à la tête d'une

des habitations les plus importantes, sans contredit, de toute la contrée.

— C'est étrange ! fit Gustave tout songeur. Comment, avec les devoirs si graves qui l'occupent, cette jeune fille a-t-elle conservé le caractère frivole et insouciant d'un enfant ?

— Que voilà bien les gens à idées fixes ! Tu t'imagines qu'une femme ne peut être capable d'accomplir des devoirs sérieux si elle n'a pas l'air majestueux, les traits réguliers et l'expression sévère d'une statue antique ! Je crois tout bonnement, moi, que mamzelle Nini — ce nom est ravissant — a conservé la gaieté et l'insouciance de la jeunesse parce qu'elle est douée d'une heureuse et charmante nature. Chez elle, le devoir et le dévouement ne prennent point des airs de sacrifice. Elle trouve un véritable plaisir dans l'accomplissement de ses devoirs, et le dévouement est pour elle la plus délicieuse des jouissances, car, si je ne me trompe, elle possède une de ces âmes d'élite pour lesquelles tout le bonheur ici-bas se résume dans un seul mot : aimer.

— Quel enthousiasme ! dit Gustave évidemment préoccupé. Est-ce que, par hasard, tu aurais, toi, rencontré ton idéal dans la personne de Mlle Caroline ?

— Non, dit sérieusement Laurent ; mais je crois que si les qualités d'esprit et de cœur que tu rêves de trouver réunies chez ta fiancée existent, c'est peut-être chez Mlle Nini.

— Bah ! ta nature d'artiste exagère tout, répondit Gustave en haussant les épaules. Je veux bien admettre que cette enfant est charmante et vraiment digne d'intérêt ; mais c'est une enfant !

Sur ce dernier mot, les deux amis se séparèrent, Laurent pour aller enrichir son album de quelques esquisses, Gustave pour retourner seul à la petite école, où il causa longtemps avec madame Nortal.

III

OU MAMZELLE NINI FAIT DE GRAVES RÉFLEXIONS.

Le capitaine Morel avait fini d'arranger les affaires qui l'avaient amené chez M. Servan, et depuis plusieurs jours déjà il avait pris congé de ses hôtes. Mais Gustave était encore là. Le jeune homme avait prétexté une indisposition pour prolonger son séjour à l'habitation et pour laisser partir son oncle et son ami.

L'indisposition ne paraissait pas très-sérieuse, car elle n'avait nullement obligé le malade à garder la chambre, et l'excellent appétit dont Gustave était doué ne l'avait pas abandonné un seul jour.

Ce n'était pas non plus cependant la grande quantité de distractions qu'il trouvait chez M. Servan qui pouvait retenir le neveu du capitaine Morel ; car l'existence qu'on menait à l'habitation était d'une monotonie désespérante, et l'on s'amusait certainement beaucoup mieux à Rio qu'à la sucrerie.

Mais alors, pourquoi donc Gustave avait-il voulu prolonger son séjour à l'habitation ?

J'entends d'ici mes lecteurs — et surtout mes lectrices — s'écrier : Ce n'est pas bien difficile à deviner ! Le neveu du capitaine Morel était amoureux de mamzelle Nini !

Eh bien, non, pas du tout ! Et voilà justement ce qui rendait si extraordinaire ce grand désir de rester à l'habitation. Non-seulement Gustave n'était pas amoureux de mamzelle Nini, mais mamzelle Nini lui inspirait, du moins à ce qu'il prétendait, une sorte d'antipathie. Il la trouvait — avait-il dit à Laurent avant le départ de celui-ci — à la fois trop enfant et trop femme. L'intelligence qu'elle montrait pour les affaires de l'habitation était, selon lui, due seulement à l'habitude qu'on lui avait donnée, dès son enfance, de s'occuper de ces sortes de choses. Mais la frivolité dont elle faisait preuve en toute autre occasion témoignait assez du peu de gravité de son caractère. Laurent avait bien essayé de détruire les préventions de son ami en lui parlant de

« l'école » créée par Caroline. Mais à ceci Gustave avait répondu que, pour mamzelle Nini l'école était un amusement et rien de plus ; elle jouait à la maman avec les petits orphelins comme elle aurait pu y jouer avec ses poupées.

Les préventions, on le voit, allaient jusqu'à l'injustice ; aussi Laurent, comprenant qu'il y avait chez son ami une sorte de parti pris de malveillance à l'égard de Caroline, avait-il renoncé à défendre la jeune fille. Pourtant, si Gustave était resté, c'était en grande partie, pour ne pas dire tout à fait, à cause de mamzelle Nini, quoiqu'il ne fût pas amoureux d'elle. Le caractère singulier de la petite-fille de M. Servan le préoccupait comme un problème qu'il cherchait vainement à comprendre. Parfois il accusait Caroline d'hypocrisie et la soupçonnait de chercher à paraître plus enfant qu'elle ne l'était réellement. D'autres fois il la considérait comme une petite niaise, trop heureuse de courir jouer avec son collier d'ambre ou avec ses oiseaux dès qu'elle avait achevé la tâche de maîtresse de maison que le dévouement du nègre Scipion l'avait habituée à remplir.

Mais toujours, soit qu'il tombât dans une exagération en l'accusant d'être trop frivole, ou dans une autre en l'accusant d'être trop « femme d'affaires », Gustave déclarait Caroline complètement incapable de jamais éprouver un sentiment sérieux.

Lorsque Laurent, impatienté de l'entendre en dire continuellement du mal, lui faisait observer qu'il était au moins inutile de s'occuper sans cesse d'une personne qu'on ne pouvait souffrir, Gustave répondait :

— Ce que j'en fais, mon cher ami, c'est par dévouement pour toi. Je me suis aperçu que tu t'es enthousiasmé, un peu légèrement, de Caroline, et j'ai résolu de te prouver que tu t'es complètement trompé sur son compte.

Telle était la raison que Gustave se donnait à lui-même pour ne pas quitter l'habitation. Malgré son antipathie pour mamzelle Nini, il passait auprès d'elle la plus grande partie de ses journées, l'accompagnait dans ses promenades matinales, dans ses visites à l'école, l'aidait à mettre à jour les comptes des récoltes et des ventes, ou faisait la partie de dominos de M. Servan, tandis que la jeune fille, qui n'avait nullement les habitudes de nonchalance particulières aux créoles, s'occupait auprès d'eux à quelque travail de broderie.

Il avait complètement oublié le prétexte de sa prolongation de séjour et ne songeait plus à faire le malade ; mais il ne songeait pas davantage à s'en aller. Déjà les nègres, qui le voyaient toujours avec mamzelle Nini, commençaient à se dire tout bas entre eux que bientôt sans doute il y aurait un mariage à l'habitation.

Les plus jeunes, qui ne se rappelaient que confusément les événements terribles accomplis quelques années auparavant, accueillaient avec joie cette supposition, car le mariage de mamzelle Nini devait nécessairement être pour eux une occasion de se divertir et de recevoir des cadeaux. Mais les plus âgés, qui n'avaient point oublié les funestes conséquences du mariage de leur première maîtresse — la mère de Caroline — voyaient avec terreur approcher le moment où mamzelle Nini, en se mariant à son tour, leur donnerait un nouveau maître, aussi dur peut-être que celui dont la cruauté avait causé de si grands malheurs.

Aussi ces derniers considéraient-ils d'un œil soupçonneux, presque malveillant, l'étranger qui s'était installé sans façon chez M. Servan, et qui semblait vouloir s'emparer du cœur de mamzelle Nini.

Ceux qui se montraient surtout préoccupés de la présence de Gustave, c'étaient Scipion et sa femme. Cette dernière, usant des privilèges que lui donnait son titre de nourrice, se mit en devoir de connaître les sentiments de « son enfant » à l'égard de l'étranger.

— Savez-vous, petite mamzelle, lui dit-elle un soir tout en préparant la chambre de la jeune fille, savez-vous petite mam-

zelle, que le monsieur de Paris reste bien longtemps à l'habitation ?

— Eh bien, Nounou, est-ce qu'il te gêne ? demanda Caroline en riant. S'il reste longtemps, c'est qu'il ne s'ennuie pas avec nous, voilà tout !

— Et vous, petite mamzelle, est-ce que ça ne vous ennue pas de causer toujours avec lui ? reprit curieusement la nourrice.

— Pourquoi me demandes-tu cela, Nounou ? dit la jeune fille en rougissant. Rien ne m'oblige de causer avec M. Morel ; si cela m'ennuyait, je ne le ferais pas.

— Ah !... reprit Maria, évidemment très impressionnée par ces paroles de sa jeune maîtresse. Alors, petite mamzelle... alors le monsieur de Paris... petite mamzelle, c'est donc vrai ce qu'ils disent tous ?

La pauvre Nounou joignait les mains d'un air suppliant et montrait ses dents blanches en s'efforçant de rire, quoique ses yeux fussent pleins de larmes.

— Quoi, que disent-ils ? Et toi-même, qu'as-tu donc, Nounou ? fit Caroline surprise et troublée elle-même en voyant l'émotion de la négresse.

— Oh, petite mamzelle ! s'écria celle-ci, s'agenouillant aux pieds de la jeune fille ; ils disent que vous allez prendre pour mari le monsieur de Paris !

Caroline tressaillit.

— Quelle idée ridicule ! murmura-t-elle ; je ne songe pas plus à prendre M. Morel pour mari qu'il ne songe, lui, à m'épouser.

— Vrai ? bien vrai, mamzelle Nini ? demanda vivement Maria dont la physionomie devint soudain rayonnante de joie.

— Assurément, bien vrai, répondit Mlle Nini, non sans un peu d'embarras. Mais dis-moi, Nounou, tu le détestes donc bien, ce pauvre M. Morel ?

— Moi ? Non, petite mamzelle ; puisque vous ne voulez pas de lui, il peut bien rester ici tant qu'il voudra. Mais j'imagine qu'il ne restera pas longtemps quand il saura que vous refusez de le prendre pour mari.

— Puisque je te dis qu'il ne pense même pas à m'épouser, je n'ai pas à le refuser ! reprit Caroline avec un peu d'impatience.

La négresse eut un geste d'incrédulité.

Que mamzelle Nini refusât la main de Gustave, la chose lui semblait toute naturelle, car selon elle, le jeune homme n'était pas digne que « son enfant » abaissât ses regards jusqu'à lui.

Mais que Gustave, après avoir passé près de trois semaines à l'habitation, se permit de ne pas être éperdument amoureux de mamzelle Nini, voilà ce qui, pour Maria, devenait complètement invraisemblable. Evidemment Caroline se trompait : le neveu du capitaine n'avait pas osé lui avouer son amour, mais il l'aimait ; il était impossible qu'il ne l'aimât pas.

— Pourquoi vous croire, petite mamzelle ? reprit Maria d'un ton solennel, oubliant, tant était grande sa préoccupation, d'employer le langage correct dont elle avait pris l'habitude auprès de M. Servan et de sa petite-fille.

— Pourquoi ? Mais c'est bien simple. S'il songeait à m'épouser, il m'en aurait parlé, ou il en aurait parlé à grand-père. Il m'aurait au moins fait quelquefois des compliments, tandis qu'il ne m'en a jamais adressé un seul ! dit vivement la jeune fille avec un embarras mêlé d'un peu de tristesse.

L'affection et le dévouement sans bornes de la négresse pour « son enfant » lui tenaient lieu d'esprit et d'éducation pour deviner ce qui se passait dans le cœur de Caroline. Elle surprit cette nuance et fronça le sourcil.

— Vrai, petite mamzelle, il ne vous a jamais fait de compliments, le monsieur de Paris ? dit-elle avec un accent impossible à rendre, tant on y sentait un bizarre mélange de dédain et presque de haine pour l'étranger qui n'avait pas su apprécier mamzelle Nini.

— Jamais, Nounou ; on dirait, au contraire, à l'entendre

qu'il désapprouve le plus souvent mes paroles et mes actions.

— Petite mamzelle, voulez-vous que je vous dise ? fit Maria posant la main sur le bras de sa jeune maîtresse.

Caroline leva la tête, interrogeant sa nourrice du regard.

— Eh bien, dit Maria baissant la voix, tandis que sa physionomie mobile exprimait un suprême dédain ; eh bien, je crois que ce monsieur de Paris, c'est... rien du tout.

Elle avait hésité un instant, cherchant une expression qui pût rendre tous les mauvais sentiments dont elle était animée à l'égard de Gustave, et ne trouvant rien d'assez fort pour traduire sa pensée, elle avait fini par laisser échapper ces mots, suppléant, par le ton dont elle les prononçait, à ce qu'elle n'avait pu dire.

Caroline rougit encore et répondit vivement :

— Tu te trompes, Nounou. M. Gustave est un jeune homme très-honorable, très-digne d'estime... mais il me semble qu'il n'est pas obligé de m'aimer... pas plus que moi je ne suis obligée de l'aimer.

— Oh ! vous, petite mamzelle, c'est bien différent ! dit Maria avec une profonde conviction. Mais je crois que ce monsieur ferait mieux de retourner à Rio, maintenant qu'il est guéri. Pourquoi reste-t-il si longtemps ici ?

Pourquoi ? Cette question, Caroline se l'était déjà plus d'une fois adressée à elle-même. Quoique le neveu du capitaine ne lui eût jamais fait de compliments, l'amour-propre de la jeune fille avait murmuré tout bas que sans doute les beaux yeux de mademoiselle Nini n'étaient point étrangers à ce séjour prolongé. Mais la manière d'être de Gustave à son égard l'encourageait si peu dans cette opinion, que pour rien au monde elle n'aurait voulu l'avouer à sa nourrice. A peine se l'avouait-elle à elle-même. Cependant Maria avait l'air d'en vouloir si furieusement à Gustave, que Caroline jugea prudent de sermonner sa nourrice, pour essayer de la ramener, s'il se pouvait, à des sentiments plus hospitaliers.

— M. Morel est l'hôte de mon grand-père, dit-elle, et je te prévient, Nounou, que tu me ferais beaucoup de peine si tu manquais envers lui de soins ou de politesse.

— Je ne manque pas de soins, grommela Maria tout en arrangeant les beaux cheveux blonds de sa maîtresse, je veille à ce qu'il trouve chez lui son tafia et tout ce qu'il lui faut ; mais, petite mamzelle, pourquoi reste-t-il si longtemps ici puisque vous croyez qu'il ne vous aime pas ?

Cette question, que la négresse semblait trouver un malin plaisir à répéter, avait le don de rendre mamzelle Nini nerveuse à l'excès. N'ayant pas, sans doute, de réponse satisfaisante à donner à sa nourrice, elle prit le parti de la congédier et même un peu plus brusquement qu'elle ne le faisait d'ordinaire.

Aussi Maria, habituée à être traitée par « son enfant » avec une douceur affectueuse, en ressentit un chagrin qui se convertit bientôt en un redoublement de courroux contre Gustave Morel.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la nourrice, incapable de résister à son inquiétude, revenait sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre de Caroline, et, appliquant son œil au trou de la serrure, se mettait en devoir d'espionner « son enfant ».

Celle-ci, restée seule, s'était absorbée dans de graves réflexions. Ce mot « pourquoi, » répété par sa nourrice, lui revenait sans cesse à l'esprit. Elle cherchait vainement une raison plausible au séjour de Gustave chez son grand-père. La seule qui parût vraisemblable était celle qu'avait donnée Maria. Mais alors, si le jeune homme avait l'intention de demander la main de Caroline, pourquoi ne s'expliquait-il pas ? Ce n'étaient pas les occasions de parler à la jeune fille qui lui manquaient. Il passait des heures entières à causer avec elle, soit en tête-à-tête, soit en présence de son grand-père ; mais jamais un seul mot de lui n'avait pu faire supposer à Caroline qu'il lui accordât la moindre attention. Jus-

qu'alors elle n'avait pas pris la peine de réfléchir sérieusement aux motifs qui pouvaient décider Gustave à rester à l'habitation. Elle avait trouvé en lui une société plus en rapport d'âge avec elle que son grand-père. La présence du jeune homme avait animé l'existence monotone et un peu triste que Caroline menait habituellement, et elle avait oublié que le séjour trop prolongé d'un étranger chez M. Servan pouvait donner lieu à des interprétations qu'il convenait d'éviter.

Mamzelle Nini, on le sait, était une personne très-raisonnable, douée d'un jugement droit et de beaucoup de tact, malgré ses airs de petite fille.

— Nounou a raison, murmura-t-elle avec un gros soupir, il faut qu'il parte. Mais comment le lui dire? C'est bien embarrassant! Grand-père ne saura jamais... moi, je n'ose pas... S'il m'avait demandée en mariage, ce serait plus facile, mais...

Ici nouveau soupir, et mamzelle Nini, se croyant bien seule, ajouta:

— Peut-être me trouve-t-il laide?

Mais un regard jeté — par hasard — du côté du miroir ne lui permit sans doute pas de conserver cette opinion, car elle reprit presque aussitôt:

— Non, ce n'est pas cela, il doit aimer quelqu'un en France. Demain je tâcherai de lui faire comprendre que... que son ami M. Laurent doit s'ennuyer sans lui et qu'il ferait bien d'aller le rejoindre.

Une larme qui glissa entre les longs cils de Caroline et roula sur sa joue rosée mit le comble à la fureur de la négresse, qui, derrière la porte, ne perdait ni une parole ni un geste de la jeune fille.

— Oh! fit-elle en s'éloignant pour ne pas trahir sa présence dans un mouvement de colère, oh! il me le payera, ce monsieur de Paris! Il ne trouve peut-être pas notre mamzelle assez belle ni assez riche pour lui?

Maria, donnant un libre cours à son mécontentement, épuisa en l'honneur de Gustave Morel tout ce que le vocabulaire des nègres de différentes races réunis à l'habitation contenait de termes injurieux et méprisants. Ceci ne troubla nullement la quiétude de Gustave; d'abord par l'excellente raison qu'il n'entendit pas les invectives dont la négresse l'accablait. Mais les aurait-il entendues, qu'il n'y aurait pas fait la moindre attention, absorbé qu'il était par le problème qu'il s'était donné à résoudre, à savoir: mamzelle Nini avait-elle un cœur, c'est-à-dire était-elle capable d'éprouver un sentiment sérieux et durable, tel qu'un honnête garçon doit désirer l'inspirer à celle dont on veut faire sa femme?

Nous, qui connaissons de longue date Gustave Morel et l'idéal de ses rêves, nous pourrions à notre tour nous demander pourquoi il se posait de pareils problèmes à propos de mamzelle Nini, qui n'avait certes pas la moindre ressemblance avec son idéal?

Mais Gustave avait réponse à tout, en vrai Parisien habitué des boulevards et plus désireux de ne jamais paraître embarrassé que de faire preuve de bon sens; il ne manquerait pas de nous dire que c'était seulement par désœuvrement qu'il s'occupait de Caroline, et pour passer le temps, si difficile à employer à la campagne.

Donc, ce que nous avons de mieux à faire est de ne pas nous adresser à lui, mais de nous en remettre aux événements du soin de nous expliquer tout ce qui, dans la conduite de notre héros, peut nous sembler inexplicable.

Le lendemain, Caroline, un peu pâle par une nuit d'insomnie, un peu préoccupée par la perspective de la communication qu'elle avait à faire à son hôte, allait prier Gustave de l'accompagner pour sa promenade du matin, quand Laurent arriva.

Il était, disait-il, inquiet de la santé de son ami et n'avait pu résister au désir de venir savoir de ses nouvelles.

A voir l'empressement avec lequel il fut accueilli par la jeune maîtresse de maison, on aurait pu croire que mamzelle Nini lui

était reconnaissante de ce qu'il l'obligeait à retarder encore l'entretien qu'elle devait avoir avec M. Morel. Cependant une pareille supposition paraît peu vraisemblable; peut-être ce bon accueil était-il dû seulement au désir qu'avait Caroline de ne pas manquer aux devoirs de l'hospitalité.

Toujours est-il que la communication fut différée, que mamzelle Nini se montra fort gaie pendant tout le temps du déjeuner et que la nourrice Maria, ainsi que le nègre Scipion, son mari, lancèrent pendant ce même temps à Gustave des regards terribles, dont il n'eut garde de s'apercevoir.

— Ah ça, dit Laurent à son ami dès qu'ils se trouvèrent seuls, pourrais-tu me dire ce qui te retient si longtemps ici? Si c'est pour me laisser seul à Rio que tu m'as emmené, tu aurais fort bien pu te dispenser de me faire entreprendre ce voyage. Mes albums sont pleins de moricauds et de moricaudes; j'ai assez d'esquisses pour composer un nombre infini de tableaux, et si tu ne restes pas avec moi à Rio pendant les huit jours que ton oncle doit encore passer ici, je te prévient que je ne te le pardonnerai de ma vie.

— Comment! mon oncle part dans huit jours... Déjà? s'écria Gustave stupéfait.

— Déjà est charmant! Il paraît que le temps ne t'a pas semblé long! Je t'assure que si tu t'étais ennuyé autant que moi, tu ne dirais pas « déjà ». Mais qu'as-tu donc? Te voilà tout triste. Voyons, mon ami, parlons sérieusement, tu n'es pas amoureux de la petite-fille de notre hôte, n'est-ce pas?

— Quelle idée! murmura Gustave qui semblait, en effet, très-abattu. Une enfant incapable de rien dire ni penser de sérieux!

— A la bonne heure! Eh bien, alors, je ne vois pas pourquoi l'annonce de notre départ te bouleverse à ce point. Fais tes adieux à nos hôtes, partons ce soir, et demain je te ferai les honneurs de Rio.

— Bah! qu'est-ce qui nous presse? dit Gustave. Reste ici quelques jours avec moi. Ne sommes-nous pas aussi bien qu'à Rio?

— Rio, bonne ville, meilleure qu'ici! fit sentencieusement un nègre qui passait.

— Que dit ce nigaud? De quoi se mêle-t-il? s'écria Gustave en haussant les épaules.

— Il paraît, remarqua Laurent en riant, que tu n'es pas bien vu parmi les nègres.

— Mais, en effet, répondit Gustave; depuis ce matin seulement je remarque, parmi les serviteurs de la maison, une sorte d'animosité contre moi, animosité qui se traduit par des ricanelements, des chuchotements, un manque d'empressement auquel on ne m'avait point habitué. Il n'est pas jusqu'à Maria, la nourrice de mademoiselle Caroline, qui autrefois m'entourait de soins et d'attentions, et qui, ce matin, s'est éloignée sans me répondre lorsque je lui ai demandé des nouvelles de sa maîtresse.

— Mon cher, fit gravement Laurent, ces symptômes, dont tu ris, sont plus inquiétants que tu ne le supposes. Je suis observateur, tu le sais; et je conclus de tout ceci que ta présence auprès de mamzelle Nini porte ombrage au petit peuple dont elle est la souveraine.

— Par exemple! Je voudrais bien savoir en quoi ma présence ici peut intéresser tous ces nègres?

— Eh, eh! ces braves gens n'ont pas tous les torts du monde. A supposer — ce qui n'est pas — que tu sois amoureux de mamzelle Nini et que tu songes à demander sa main, ils auraient à redouter de te voir devenir leur maître, et ceci, je crois, doit les intéresser très-personnellement.

— Tu trouves qu'ils auraient cela « à redouter »? Tu es bien aimable et je te remercie de ta bonne opinion. Alors tu me supposes capable de renouveler les cruautés qu'on reproche au père de Caroline?

— Mais non, mais non! Seulement mon opinion à moi importe

peu ; c'est de la leur qu'il s'agit. Et encore, non, pas même de la leur, puisque tu ne songes pas à Caroline.

— Sans doute... quoique ce soit bien la plus étrange petite fille qu'on ait jamais vue ! Quel dommage qu'elle soit blonde et que son caractère soit si frivole !... Sais-tu qu'elle a parfois des réflexions charmantes, qui semblent prouver une sensibilité, une délicatesse de sentiments incompatibles pourtant avec son insouciance et sa gaieté !

— Oui, toujours d'après ce principe que les gens de cœur doivent être mélancoliques. Mais sérieusement je te conseille, mon cher, si tu ne veux pas te faire une mauvaise affaire avec les nègres, de ne pas rester trop longtemps ici.

— Tu plaisantes ! C'est un peu fort ! Si j'aimais Caroline et si elle m'acceptait pour mari, est-ce que tu crois que je me gênerais pour les nègres ?

— Ce serait bien différent alors ! Mais tu n'aimes pas Caroline ; et, qui sait ? la nourrice qui lui est toute dévouée, craint peut-être pour le repos de « son enfant, » comme elle dit. S'il en était ainsi, tu ne serais pas en sûreté à l'habitation, je t'en avertis.

— Pour le repos ?... murmura Gustave avec une émotion dont il ne fut pas maître. Comment, tu croirais que Caroline ?... Oh ! non, c'est impossible ; elle ne songe pas à moi : c'est une enfant, qui me verra partir sans un regret.

— Ta ta ta ! Comme nous nous animons ! Et ton idéal ? fit Laurent d'un ton goguenard.

Marie GUERRIER DE HAUPT.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Plusieurs personnes nous demandent ce qu'il faut faire pour avoir une toilette sortant des ateliers de Mlle Marie BATAILLON, dont le bon goût et l'originalité enchantent toutes les femmes qui ont pu apprécier son joli talent.

Voici la marche à suivre : envoyer à son adresse (rue Thérèse, 5) un corsage de robe allant bien, et les mesures de taille et de longueur de jupe. Si l'on ne pouvait envoyer un corsage, il faudrait se faire prendre les mesures par un tailleur. Les bonnes couturières en général et notre charmante artiste en particulier connaissent parfaitement la coupe du tailleur ; elles sont au courant de sa méthode et l'appliquent depuis que la mode patronne ce genre.

Mlle Marie Bataillon, dans ces derniers temps, grâce à l'affluence des départs, ne savait littéralement à qui répondre. Mais nous avons pu visiter ses salons et voir de près tous les trésors prêts à nous échapper.

C'étaient d'abord de ravissants costumes de toile : — L'un à grands carreaux de deux bleus pâles, garni de plissés faits de tout petits carreaux d'un seul bleu. Quelques nœuds de ruban pour compléter l'ensemble.

Un autre costume en toile grise, garni de volants qui sont eux-mêmes ornés de plissés en toile bleu uni ; des biais bleus surmontent chaque volant et le tout se répète sur tous les bords, mais en plus petit pour la partie supérieure du costume.

Il y a des toilettes, en grenadine et dentelle noire, qui sont vraiment une révélation : c'est le type parfait de l'élégance jointe au bon goût. Un froufrou de bouillons avec coulisses, de coquillés, de plissés, d'entre-deux et de dentelles, qu'on ne saurait rendre.

— Il ne s'agit pas seulement pour une femme d'avoir un joli visage, il faut aussi qu'elle ait une taille faite au tour ! Pendant quelques années, on ne s'en est pas trop préoccupé ; une taille carrée était même vue d'assez bon œil. Mais depuis qu'on s'est brouillé avec les Allemands, la mode ne veut plus avoir rien de commun avec eux !

Tout cela est fort bien, nous répondra-t-on, mais le moyen de faire autrement si la nature est rebelle ? — Nous voici précisément arrivée, madame, au point où nous voulions vous amener. C'est de reconnaître avec nous que sans le secours de M. DE PLUMENT il n'y a pas de taille accomplie.

Pour qui a vu le fameux corset *Sultane* et le corset *Elise*, il est facile de comprendre que leur mérite est incontestable pour faire ressortir la grâce des corsages cuirasse, moyen âge, *Jeanne-d'Arc*, *Marguerite*, tunique juive, robe princesse, etc.

Et quand on songe que pour 30 francs on peut se procurer ce charmant corset *Sultane*, en beau coutil, garni de peluche et de dentelle, il

ne vient à l'esprit de personne de supposer qu'on puisse se priver d'un si agréable mentor. Le corset *Elise*, si bien baleiné, avec des goussets spéciaux tout gansés, est de 25 francs seulement.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices qu'elles trouveront dans la maison de Plument (33, rue Vivienne) tous les jupons et tournures qu'elles pourraient désirer dans toutes les conditions, depuis la plus modeste jusqu'à la plus compliquée, pour toilette de ville ou de soirée, de voyage ou d'intérieur. Il y en a une variété infinie et suivant tous les goûts : tournures favorisant le pouff, ou tournures fuyantes, à volonté.

Ajoutons que toujours les envois se font franco.

— La maison de commission LASSALLE et Cie (25, rue Louis-le-Grand) se charge de tous les achats qu'on veut bien lui confier, de quelque nature qu'ils soient, et c'est avec un soin des plus scrupuleux qu'elle répond à la confiance témoignée.

A-t-on besoin d'un mobilier, d'un trousseau, d'une layette, d'un objet d'art, d'un bijou, d'une pendule ? la maison Lassalle s'acquittera merveilleusement de la commission. Est-ce un objet de toilette qu'on désire se procurer ? sous ce rapport encore, cette maison fait preuve d'un goût parfait et d'un tact extrême dans le choix de ses envois.

En résumé, nous garantissons la façon intelligente dont la maison Lassalle dirige ses opérations, ainsi que son habileté à faire les marchés ; avec son concours, on est à peu près assuré de payer moins cher qu'en agissant soi-même. Ses acheteurs ont une telle habitude des affaires, ils connaissent si bien la place de Paris, qu'ils obtiennent de tous les fabricants des réductions de prix que personne ne pourrait avoir.

La maison Lassalle expédie franco un prospectus détaillé de toutes les marchandises qu'elle possède dans ses magasins, avec des renseignements très-complets sur la façon dont elle fait les marchés. Elle répond aussi directement à toutes les questions qu'on lui pose par correspondance.

SPÉCIALITÉS

Continuer d'obtenir un succès complet pendant une trentaine d'années, en dépit de la concurrence, c'est évidemment le fait d'un produit absolument supérieur. Tel est le *Lait antéphélique* de CANDÈS, cette eau de toilette sans pareille qu'on n'est jamais parvenu à imiter parfaitement.

Voici la saison où il est presque indispensable de faire usage de ce lait virginal, car c'est un sûr préservatif contre les ardeurs du soleil, les influences atmosphériques, le hâle, etc. Il est excellent aussi pour en diminuer les traces et les effacer à la longue.

Une jolie femme qui se sert habituellement du *Lait antéphélique* ne saurait plus s'en passer : elle aurait trop peur de perdre la blancheur et la transparence de son teint ! A plus forte raison une femme moins bien douée doit-elle faire usage d'un cosmétique aussi précieux, qui donne à la peau une fraîcheur idéale et l'apparence de l'extrême jeunesse.

C'est toujours chez l'inventeur lui-même (26, boulevard Saint-Denis) qu'on se procure le *Lait antéphélique*.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « LA MAISON ROSE », commune de Moatevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez Me Dumont, notaire.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.